

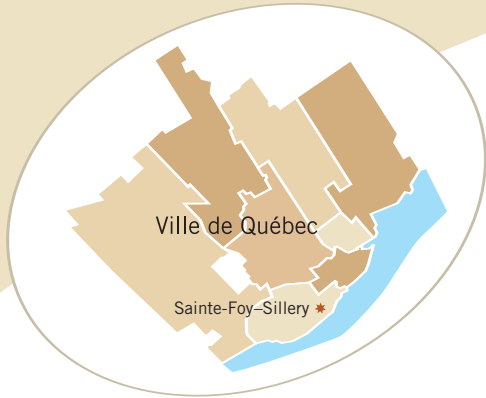
Itinéraires histoire
et patrimoine

Histoire de raconter

L'arrondissement historique de Sillery

Arrondissement de Sainte-Foy—Sillery





L'arrondissement
historique de Sillery



- CIRCUITS DANS LES NOYAUX OUVRIERS
- - - CIRCUITS COMPLÉMENTAIRES
- SERVITUDES DE PASSAGE
- - - CHEMINS PRIVÉS



LE CHEMIN DU FOULON

Un moulin où l'on foulait la laine pour produire les étoffes du pays est à l'origine de cet odyonyme. Tracé par les ouvriers du moulin, appelés les foulons, le sentier est devenu le chemin du Foulon ou des Foulons, puis *Cove Road* ou chemin de l'Anse. Le moulin aurait fonctionné de 1710 à 1734.

1 La Maison des Jésuites de Sillery

2320, chemin du Foulon

En 1637, les Jésuites établissent une mission dans le but de rencontrer et de sédentariser les autochtones qui fréquentent périodiquement les anses. Ils font bâtir une maison, une chapelle et quelques dépendances, entourées d'une palissade de pieux, ainsi qu'un moulin à vent sur le Platon (élévation de terrain plat). La Maison des Jésuites de Sillery est la troisième construite sur ce site, au début du XVIII^e siècle. Le centre d'interprétation géré par l'Arrondissement de Sainte-Foy—Sillery abrite une exposition qui relate l'histoire de la rencontre marquante entre les Amérindiens et les missionnaires. Il accueille annuellement de nombreux visiteurs.

Le père Paul Le Jeune

En 1632, Paul Le Jeune est supérieur des missions de Nouvelle-France visant à évangéliser et convertir les Amérindiens. Il suit d'abord les Montagnais dans leurs déplacements, apprenant leur langue, qu'il enseigne aux autres missionnaires, et entreprend la rédaction des *Relations des Jésuites*, dans lesquelles il raconte les difficultés de l'entreprise. En 1637, il fonde la mission Saint-Joseph à Kamiskoua-Ouangachit, anse où viennent pêcher les Amérindiens en été. Avec le père Jean de Quen, il sédentarise bientôt les premières familles montagnaises, celles du chef Negabamat et de Nenaskoumat.

2 Une dépendance de la ferme des Jésuites

2316, chemin du Foulon

Cette maison de pierre est manifestement ancienne : murs épais, quatre travées, plancher du rez-de-chaussée au niveau du sol, toit à deux versants droits (sans larmier) à forte pente. Elle remonte vraisemblablement au début du XVIII^e siècle. Dans l'*Aveu et dénombrement* de 1733, l'ancienne mission Saint-Joseph comprenait un bâtiment de ferme, en plus de la maison des Jésuites, de la chapelle et d'une grange-étable. Une aquarelle de Cockburn montre en 1829 une dépendance agricole avec une large ouverture latérale, plutôt qu'une porte en façade. Dans son soubassement, des vestiges de murs, dont certains se prolongent hors du carré de maçonnerie, témoignent d'une construction antérieure.

De 1802 à 1815, William Hullett loue le fond de l'anse de Sillery pour y cultiver le houblon, utilisant les bâtiments de l'ancienne mission Saint-Joseph pour sa brasserie. Par la suite, les lieux sont exploités par des marchands de bois successifs, notamment George William Osborne, Peter Patterson, Henry LeMesurier et Richard Reid Dobell. Ce dernier loue le chantier en 1860. La dépendance située à l'est de l'ancienne maison des Jésuites sert probablement de bureau et de logement pour ses employés. L'ensemble, acheté en 1898, demeure dans sa famille jusqu'en 1946. Cette maison patrimoniale a été classée monument historique par le gouvernement du Québec en 1972.



2316, chemin du Foulon.
Photo : Les Alliés, 2006.



La Maison des Jésuites de Sillery, 2320, chemin du Foulon. Photo : Félix Genêt Laframboise, 2007.

3 Des maisons d'ouvriers sur le chemin du Foulon

Le commerce du bois et la construction de navires attirent les ouvriers en grand nombre le long des anses de Sillery. Au milieu du XIX^e siècle, des maisonnettes en bois se multiplient au pied de l'escarpement. Des ensembles formés de deux ou trois unités mitoyennes permettent de loger à moindres frais les familles d'ouvriers. De faibles dimensions à l'origine, ces maisons sont agrandies au fil du temps, par haussement d'un étage à toit brisé ou ajout d'une annexe à l'arrière ou sur le côté.



2300, chemin du Foulon. La disposition irrégulière des ouvertures témoigne de l'ancienneté de cette maison. Photo : Les Alliés, 2008.



2280-2284, chemin du Foulon. L'unité formelle confère un caractère imposant à cet ensemble composé de trois maisons mitoyennes. Photo : Les Alliés, 2006.



2204, chemin du Foulon. À l'origine, les maisons mitoyennes sont souvent occupées par deux familles liées, qui se partagent le grenier. Photo : Les Alliés, 2008.



2200, chemin du Foulon. Cette maison se distingue par ses dimensions et la qualité de son ornementation. La première moitié du XIX^e siècle se caractérise par le néoclassicisme qui se traduit notamment par la régularité des ouvertures distribuées symétriquement à partir d'un axe central. Photo : Les Alliés, 2006.



2508, chemin du Foulon. L'encadrement et la forme des ouvertures de la maison Villandré sont typiques de l'éclectisme de la fin du XIX^e siècle. La forme originale du toit brisé à larges débords s'inspire à la fois de l'architecture du Second Empire et du mouvement pittoresque. Photo : Les Alliés, 2006.



2337, chemin du Foulon. Cette maison en bois est typique de la première habitation ouvrière, qui repose généralement sur un carré de maçonnerie de pierre. Photo : Les Alliés, 2008.

LES ANSES DE SILLERY

Séjours des Amérindiens qui venaient y pêcher à la belle saison, les anses de Sillery ont bourdonné d'activités au XIX^e siècle, quand la Grande-Bretagne s'est tournée vers sa colonie pour y puiser les ressources nécessaires au maintien de sa flotte de guerre, favorisant la construction navale à Québec. Les « cageux » acheminaient par flottage le bois récolté depuis la vallée de l'Outaouais jusqu'aux anses de Sillery, où il était grossièrement équarri et chargé sur des navires à destination des îles Britanniques.

Le paysage riverain a changé radicalement dans les années 1930, lorsque les autorités ont permis l'installation de grands réservoirs d'hydrocarbures le long du fleuve, de l'anse au Foulon jusqu'au pont de Québec. Ces aménagements ne semblaient pas décourager outre mesure les villégiateurs occupant de petits chalets au bord du Saint-Laurent ou les baigneurs fréquentant les plages Saint-Michel et du Foulon.



L'équarrissage du bois à Sillery au XIX^e siècle. Archives de la Ville de Québec (ancienne Ville de Sillery, 6928).



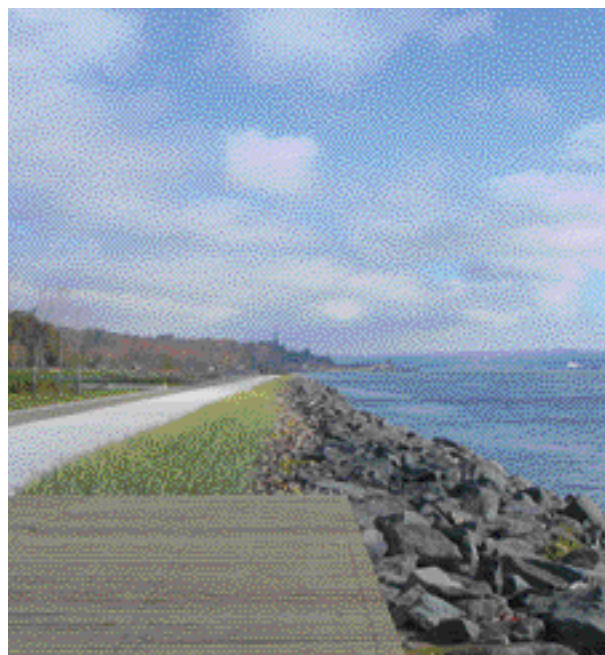
La plage de Sillery en 1939. Archives de la Ville de Québec (ancienne Ville de Sillery, 7764).

4 La promenade Samuel-De Champlain

Dans les années 1960, la construction du boulevard Champlain entraîne la disparition d'une grande partie du chemin du Foulon et le remblaiement d'une large bande riveraine artificielle et inhospitalière privant les promeneurs d'un accès au fleuve.

À l'occasion du 400^e anniversaire de Québec en 2008, la Commission de la capitale nationale et ses partenaires réaménagent le terrain entre une section du boulevard Champlain et le fleuve. Sa rive redevient enfin accessible à la population.

Ponctuée d'œuvres d'art public, de fontaines et de plates-bandes, la promenade Samuel-De Champlain est le nouveau lieu de promenade de la capitale nationale. La sculpture de l'artiste Yves Gendreau, intitulée *Là où la terre fait danser les mâts*, a été réalisée dans le cadre de la Politique d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement des bâtiments et des sites gouvernementaux et publics.



La promenade Samuel-De Champlain. Photo: Jean-Philippe Servant, Commission de la capitale nationale.

ÉLÉMENTS DU PATRIMOINE À DÉCOUVRIR

LES TERRES DU CAP-AUX-DIAMANTS

5. Le Bois-de-Coulonge
6. L'ancienne Spencer Grange
7. La Villa Bagatelle (Spencer Cottage)
8. La maison Kerhulu
9. Le cimetière Saint Patrick
10. Le Montmartre canadien et
le sanctuaire du Sacré-Cœur
11. Les maisons d'ouvriers de Bergerville
12. La maison mère des sœurs de
Sainte-Jeanne-d'Arc

LES TERRES DU CAP-AUX-DIAMANTS

Propriétés du Séminaire de Québec à la fin du Régime français, les terres du Cap-aux-Diamants, à l'est de la côte de Sillery, constituaient alors la banlieue de Québec. Outre l'ancienne terre de Saint-Denys, à l'est du Bois-de-Coulonge, elles comprenaient la vaste châtellenie de Coulonge (érigée en 1657), issue du regroupement de quatre terres acquises entre 1649 et 1653 par Louis d'Ailleboust de Coulonge et d'Argentenay, gouverneur de Nouvelle-France, de même que la terre de Saint-Michel, concédée à Pierre de Puiseaux en 1637, puis agrandie et érigée en seigneurie en 1660.

5 Le Bois-de-Coulonge

1215, Grande Allée Ouest

En 1780, le général Henry Watson Powell acquiert la partie est de la châtellenie de Coulonge, comprise entre les ruisseaux Belleborne et Saint-Denys, et y fait construire une imposante résidence d'été. En 1815, Michael Henry Perceval, haut fonctionnaire, achète Powell Place qu'il rebaptise Spencer Wood en l'honneur de son oncle, Spencer Perceval, premier ministre britannique assassiné en 1812. Devenu propriétaire en 1835, le marchand de bois Henry Atkinson entreprend aussitôt l'aménagement du domaine.

Au milieu du XIX^e siècle, le gouvernement loue, puis achète la partie est du domaine d'Atkinson. Le site revêt une importance particulière pour le gouvernement canadien, puisqu'il comprend le sentier emprunté en 1759 par l'armée de Wolfe la nuit précédant la bataille décisive des plaines d'Abraham. De 1854 à 1966, Spencer Wood est le lieu de résidence des gouverneurs du Canada, puis des lieutenants-gouverneurs du Québec. En 1950, le grand domaine est appelé Bois-de-Coulonge pour rappeler ses origines. En 1966, un terrible incendie détruit le vaste bâtiment, entraînant la mort de Paul Comtois, dernier représentant royal à occuper cette prestigieuse résidence de fonction.

Après une longue période d'abandon, le parc du Bois-de-Coulonge est restauré et mis en valeur à partir de 1986, afin de lui redonner sa magnificence d'autrefois. D'une superficie de près de 24 hectares, il constitue aujourd'hui le joyau des parcs de la Commission de la capitale nationale du Québec, qui en assume la gestion depuis 1996. Ce parc perpétue, à

titre de membre de l'Association des jardins du Québec, la grande tradition horticole léguée par Henry Atkinson et ses successeurs.



Le parc du Bois-de-Coulonge au XIX^e siècle. Archives de la Ville de Québec (ancienne Ville de Sillery, 7795).

6 L'ancienne Spencer Grange

1328, avenue Duquet

L'ancienne Spencer Grange, villa construite par Henry Atkinson en 1844, est maintenant située au cœur d'un développement domiciliaire. La vaste résidence de 13 pièces sur deux étages était ceinturée d'une galerie couverte sur trois côtés. Le promeneur peut apprécier sa façade arrière sur l'avenue Duquet. Sur la façade principale, dissimulée derrière les maisons de l'avenue James-LeMoine, une tour centrale en saillie témoigne encore de l'esprit pittoresque qui animait la villa, jadis entourée d'un domaine paysager de 40 acres.



Spencer Grange, façade principale avant la construction de résidences sur l'avenue James-LeMoine. Archives de la Ville de Québec (ancienne Ville de Sillery, 7163).

7 La Villa Bagatelle (Spencer Cottage)

1563, chemin Saint-Louis

En 1849, Henry Atkinson fait bâtir une résidence d'été de plan irrégulier au nord-ouest de sa propriété. Bagatelle se rattache au cottage néogothique introduit en Angleterre comme maison de campagne. Après un incendie en 1926, l'habitation est reconstruite sans sa tour. Abandonné pendant une décennie, le bâtiment est finalement restauré et son jardin réaménagé au milieu des années 1980. Propriété municipale depuis 1983, la Villa Bagatelle abrite un centre de diffusion. Son jardin à l'anglaise rappelle les aménagements paysagers des domaines de Sillery constitués au XIX^e siècle.



La Villa Bagatelle. Arrondissement Sainte-Foy—Sillery, 2004.

8 La maison Kerhulu

1589-1591, chemin Saint-Louis

Construite en 1945 d'après les plans réalisés six ans plus tôt par l'architecte Robert Blatter, la maison Kerhulu constitue l'une des premières manifestations de l'architecture moderne à Québec. Les volumes assemblés selon l'ordonnance intérieure, l'auvent horizontal marquant l'entrée, les ouvertures verticales en brique de verre, les fenêtres en coin et l'enduit blanc sont caractéristiques du style international associé aux avant-garde européennes personnifiées par les architectes Gropius, Mies van der Rohe et Le Corbusier.



La maison Kerhulu.
Photo: Les Alliés, 2006.

9 Le cimetière Saint Patrick

L'ancienne terre de Samos, partie de la châtellenie de Coulonge, est acquise par les Rédemptoristes de Québec en 1877. Le vaste terrain est aménagé en cimetière pour les Irlandais catholiques en 1879. Dessiné sur le modèle des cimetières jardins, il s'en distingue cependant par le tracé orthogonal des allées de la partie centrale et la présence d'un calvaire imposant. Dressé sur une base en pierre, le calvaire à quatre personnages figure Marie, la mère de Jésus, Jean, l'apôtre bien-aimé, et Marie-Madeleine, au pied du Christ crucifié. L'emplacement réservé aux pères Rédemptoristes est dominé par un monument représentant saint Alphonse de Liguori, leur fondateur.



Une ancienne dépendance du domaine Woodfield subsiste au cimetière Saint Patrick. Photo : Les Alliés, 2003.

10 Le Montmartre canadien et le sanctuaire du Sacré-Cœur

En 1921, les Augustins de l'Assomption achètent l'ancien domaine de la châtellenie de Coulonge en vue d'y construire un noviciat et une chapelle à partir de 1925. Leur sanctuaire, dédié au Sacré-Cœur, est appelé le Montmartre canadien, en raison de son rattachement à la basilique de Montmartre à Paris, siège principal de leur archiconfrérie. En 1967, l'affluence de pèlerins incite les Assomptionnistes à construire un centre religieux culturel doté d'un lieu de culte plus vaste et de salles polyvalentes. Sur le site, un autel, encadré par deux arches sculpturales formées de minces voiles de béton armé, sert d'oratoire extérieur. Plusieurs statues et monuments, dont les 14 stations d'un chemin de la croix, témoignent de l'esthétique de l'art sacré des années 1960.



Le sanctuaire du Sacré-Cœur, 1679, chemin Saint-Louis.

Photo : Les Alliés, 2008.

L'ancien Woodfield

À la fin du XVIII^e siècle, l'ancienne terre de Samos (voisine de Bois-de-Coulonge) est connue sous le nom de Woodfield. Le juge Thomas Adam Mabane a transformé la résidence de M^{re} Dosquet en une villa imposante. Au XIX^e siècle, William Sheppard acquiert cette propriété, de même que l'ancien domaine de la châtellenie, doublant la superficie de Woodfield. Passionné d'horticulture, il procède à des aménagements paysagers, parsemant les pelouses de plates-bandes de fleurs et faisant construire un jardin d'hiver en annexe à la résidence et plusieurs serres. En décembre 1842, un incendie détruit la maison et son contenu : une riche bibliothèque, de nombreuses peintures et un petit musée d'histoire naturelle. Sheppard fait aussitôt construire une nouvelle villa plus somptueuse au centre de son domaine et tracer une pittoresque voie d'accès le long du ruisseau Belleborne. En 1847, il quitte Sillery, à la suite de revers de fortune. Woodfield est acheté par Thomas Gibb, qui l'échange avec son frère James contre son domaine de Bellevue sur le chemin Sainte-Foy. Ravagée par les flammes en 1867, la villa n'est pas reconstruite.

11 Bergerville

Avant de quitter Sillery définitivement, William Sheppard procède au lotissement de sa terre du côté nord du chemin Saint-Louis. Compris entre l'avenue William, la rue de Bergerville, l'avenue Sarah et le chemin Saint-Louis, le noyau ouvrier de Sheppardtown ou Sheppardville (Bergerville pour les Canadiens français) se caractérise par l'étroitesse des rues et les faibles dimensions des terrains. Plusieurs bâtiments ont conservé leur forme originale. On trouve des maisons couvertes d'une toiture à deux versants incurvés. D'autres, plus spacieuses, sont coiffées d'un toit brisé à deux ou quatre eaux, typique du dernier quart du XIX^e siècle.

La rue de Bergerville suit le cours du ruisseau Belleborne, aujourd'hui canalisé. Les voies de communication ont été nommées d'après William Sheppard, son épouse Harriet Campbell, sa mère Sarah Maxfield, ses fils Charles et Maxfield, sa fille Charlotte et son gendre Laight. Prolongée jusqu'à l'église Saint-Charles-Garnier, la rue Maxfield est devenue l'avenue du Chanoine-Morel en souvenir du premier curé de cette paroisse en 1944.



1381, avenue du Chanoine-Morel.

Le toit à deux versants avec larmiers de cette maison est couvert de tôle à baguettes.

Photo : Les Alliés, 2008.



1271, rue Sarah.

Le toit brisé à quatre eaux percé de lucarnes procure un espace habitable plus vaste que le toit à deux versants.



1678, chemin Saint-Louis. Du point de vue formel, cette maison marie la symétrie caractéristique de l'architecture néoclassique et le toit brisé emprunté à l'architecture du Second Empire français. Photo : Les Alliés, 2008.



1700, chemin Saint-Louis.

Cette maison en bois, légèrement surélevée et dotée d'une galerie en façade, est typique de la maison québécoise traditionnelle. Le brisé du toit est en tôle à la canadienne. Photo : Les Alliés, 2008.

William Sheppard (1784-1867)

En 1792, William Sheppard quitte l'Angleterre avec son père pour s'établir au Bas-Canada. Il demeure à Montréal jusqu'en 1809, année de son mariage avec Harriet, fille d'Archibald Campbell, notaire à Québec. Sheppard s'y installe, prospérant dans le commerce du bois. Propriétaire de la villa Woodfield et du vaste domaine qui l'entoure, il fait partie de la haute société. Avec lord Dalhousie, gouverneur général, il fonde la *Quebec Literary and Historical Society* en 1824. Il siège au Conseil exécutif du Bas-Canada de 1837 à 1841. Des déboires financiers l'obligent à vendre Woodfield en 1847. Sheppard se retire à Drummondville, où il demeurerait toujours au moment de son décès.

12 La maison mère des sœurs de Sainte-Jeanne-d'Arc

En 1917, les sœurs de Jeanne-d'Arc font construire leur maison mère sur un terrain situé juste à l'est du cimetière Mount Hermon. La canonisation de Jeanne d'Arc, prononcée en 1920, entraîne le changement de nom de la communauté, qui devient la congrégation des sœurs de Sainte-Jeanne-d'Arc. Le couvent est agrandi en 1927 et une chapelle, ébauchée en 1935, est finalement bâtie une vingtaine d'années plus tard. Sur la propriété, une remarquable statue équestre est élevée en 1931 à la mémoire de leur sainte patronne. Un second monument représente l'archange Saint-Michel, qui a ordonné à Jeanne de chasser les Anglais de France. Face au fleuve, une réplique de la grotte de Lourdes a été construite à l'occasion du 75^e anniversaire des apparitions de la Vierge à Bernadette Soubirous. Le cimetière des religieuses est aménagé au bord de l'escarpement, le long du cimetière Mount Hermon. Un calvaire à quatre personnages domine le charnier.



Le couvent des sœurs de Sainte-Jeanne-d'Arc. Photo: Les Alliés, 2008.

L'ancien Woodlands

La partie sud-est de l'ancienne seigneurie Saint-Michel est vendue par le Séminaire de Québec aux sœurs de Jeanne-d'Arc en juillet 1917. La maison Saint-Michel, qui s'élevait sur ce terrain jusque vers la fin du XVIII^e siècle, recevait les séminaristes en congé. Une nouvelle résidence est construite juste au haut de l'escarpement par le marchand de bois Robert Wood, locataire du terrain et de l'anse Saint-Michel. Sur une carte anglaise de 1865, cette propriété est désignée sous l'appellation de Woodlands. La maison est détruite par un incendie en mai 1868.

ÉLÉMENTS DU PATRIMOINE À DÉCOUVRIR

LA CÔTE DE SILLERY

13. Les maisons d'ouvriers de la côte de Sillery
14. L'îlot paroissial de Saint-Michel
15. Le parc des Voiliers
16. Le cimetière Mount Hermon
17. L'église anglicane Saint Michael

LA POINTE À PUISEAUX

La pointe à Puiseaux désigne l'avancée de terre dans le Saint-Laurent, qui faisait autrefois partie de la terre Saint-Michel, érigée en seigneurie par la Compagnie des Cent-Associés en 1660. Traditionnellement, cette désignation comprend aussi l'avancée rocheuse où se dresse l'église Saint-Michel.

LA CÔTE DE SILLERY

Au XVII^e siècle, la côte de Sillery était connue sous l'appellation de route de Puiseaux. Elle a pris le nom de route de Tilly, lorsque la terre Saint-Michel est passée à Geneviève Juchereau de Maur, héritière du domaine, et Charles Legardeur de Tilly, à l'occasion de leur mariage en 1648. Rebaptisée côte de Sillery au début du XIX^e siècle, elle est devenue le chemin Saint-Richard en 1847, puis la côte de l'Église, peu après. En 2002, elle a retrouvé son nom de côte de Sillery dans le cadre de l'harmonisation des odonymes.

Pierre de Puiseaux

Le 2 janvier 1637, Pierre de Puiseaux se fait concéder une terre de cent arpents où il bâtit une maison de pierre. Sa propriété et l'anse qui la baigne reçoivent le nom de Saint-Michel. En 1640, Puiseaux accueille dans sa résidence les Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec, pendant la construction de leur hôpital à l'ouest de la pointe Saint-Joseph. À l'hiver de 1641-1642, Maisonneuve, Jeanne Mance et M^{me} de La Peltrie sont ses hôtes. En mai, il accompagne les membres de la société Notre-Dame qui remontent le fleuve pour fonder Ville-Marie. De retour en France en 1647, il vend sa terre à Noël Juchereau des Châtelets.

13 La côte de Sillery

En 1847, l'archevêque de Québec achète une bande de terre sur le promontoire de la pointe à Puiseaux du marchand de bois Patrick McInenly. La maison de deux étages qui s'y trouve est aussitôt convertie en chapelle sous le vocable de Saint-Richard. Une fois l'église construite, elle devient le presbytère de la paroisse.

La première maison de la côte de Sillery

La maison la plus ancienne remonterait à 1835 et aurait été habitée par Charles Timmony, un marchand de bois installé dans l'anse Union. L'éclairage du chemin Saint-Louis, de l'entrée du Bois-de-Coulonge à la côte à Gignac, par six lampadaires de 60 watts, est une réalisation de son fils James Timmony, maire de Sillery entre 1884 et 1901.



La Maison Timmony, 2014, rue Louis-H.-LaFontaine. Photo: Les Alliés, 2007.

Un petit lotissement en bordure de la côte

En 1878, le restant de la grande propriété du marchand de bois Patrick McInenly est loti par ses fils, James et Thomas. L'avenue Thomas et la rue du Maire-McInenly perpétuent la mémoire de cette famille, James McInenly ayant été le sixième maire de Sillery, de 1878 à 1880.



2011, rue du Maire-McInenly. Maison à toit brisé construite en 1906 par le charpentier Ferdinand Routhier. Photo: Les Alliés, 2008.



1625, avenue Thomas.
Maison à toit plat bâtie par Joseph Bergeron en 1910. Cette maison avait autrefois pignon sur la rue du Maire-McInenly.
Photo : Les Alliés, 2008.



2032, rue du Maire-McInenly.
Sur une hauteur, la maison à tourelle et galerie couverte bâtie par Désiré Gignac jouit d'une vue imprenable.
Photo : Les Alliés, 2008.



1629 et 1637, avenue Thomas. Ces maisons à toit brisé s'élèvent sur les terrains lotis par James et Thomas McInenly, en 1878. Photo : Les Alliés, 2008.



1671-1673, côte de Sillery.
Souvent haussées et agrandies, les maisons situées du côté impair de la côte de Sillery ont été construites entre 1870 et 1900. L'îlot en vis-à-vis, au sud du cimetière Mount Hermon, n'a été loti qu'au début du XX^e siècle.
Photo : Les Alliés, 2008.



2010, rue Tregget.
Le comble de cette maison est éclairé par des lucarnes peu profondes.
Photo : Les Alliés, 2008.

14 L'îlot paroissial de Saint-Michel

Construite sur le promontoire de la pointe à Puiseaux, à proximité des noyaux ouvriers, l'église de Sillery est ouverte au culte en 1854. Plutôt que d'adopter l'orientation traditionnelle des temples chrétiens, dont le chœur est placé à l'est, elle fait face au fleuve. De son parvis le visiteur jouit toujours d'un panorama exceptionnel.

En 1852, l'architecte d'origine irlandaise Goodlatte Richardson Browne dresse les plans du temple et dessine les autels, les boiseries du chœur, la table de communion, la chaire, les bancs et les motifs des vitraux. En 1880, on construit le clocher surmonté d'une haute flèche d'après les plans de l'architecte Joseph-Ferdinand Peachy.

Venu à Québec pour superviser le chantier de l'église presbytérienne Chalmers (aujourd'hui Chalmers Wesley), l'architecte Browne adopte, pour le temple catholique de Sillery, le style néogothique, qui se caractérise par des arcs brisés aux ouvertures et de puissants contreforts rythmant les travées et renforçant la présence de la tour-clocher.

L'église recèle des trésors artistiques, dont plusieurs ont été classés biens culturels, notamment deux statues d'anges attribuées à Louis Jobin, le tableau du maître-autel peint par Antoine Plamondon, cinq toiles provenant de la collection Desjardins et des vases sacrés remarquables, dont plusieurs ont été façonnés par des orfèvres renommés avant même l'érection de la paroisse, en 1855.



Le presbytère et l'église Saint-Michel.
Photo : Les Alliés, 2008.

MAIS À QUEL SAINT SE VOUER ?

L'église Saint-Michel a d'abord été sous le patronage de saint Columba, un moine irlandais, dont le corps repose dans son pays natal, près de saint Patrick et sainte Bridget. *Columb Cille* (vers 521-597) (colombe de l'Église, en gaélique) a parfois été transcrit Columban ou Coloman, d'où la confusion avec saint Coloman, un autre moine irlandais (vers 540-615) venu évangéliser l'Europe entre 570 et 575.

La forme française du nom, Colomb, est adoptée dans le décret d'érection canonique en 1855. L'année suivante, la municipalité de la paroisse prend l'appellation de *St Columba of Sillery* ou Saint-Colomb de Sillery pour les francophones. En 1969, la paroisse est placée sous le patronage de saint Michel en souvenir de la chapelle des Jésuites construite en 1647 et dédiée à l'archange en l'honneur de leur bienfaiteur, Michel de Marillac, garde des Sceaux sous Louis XIII.



Vitrail représentant saint Columba, dans l'église Saint-Michel.

Photo : Les Alliés, 2004.



Vue aérienne de la pointe à Puiseaux, vers 1937. Collection privée.

LE CURÉ MAGUIRE (1854-1934)

Natif de Québec, Alexandre Eustache Maguire est ordonné prêtre en 1882. Après avoir enseigné au Séminaire de Québec, il est nommé à la cure de Saint-Colomb de Sillery en 1894. Grâce à une corvée des paroissiens, il fait percer l'avenue Maguire dans le prolongement de la côte de Sillery pour se rendre directement au cimetière du chemin Gomin. Le curé, à la fois homme de grande culture et de sens pratique, améliore constamment son église : restauration intérieure et de l'orgue, achat de cinq toiles de la collection Desjardins et d'un carillon de cloches, modernisation du confort (électricité et chauffage). En reconnaissance de ses mérites, il est fait chanoine honoraire en 1928. Le curé Maguire s'éteint dans son presbytère après quarante ans de dévouement pour ses paroissiens.



Ancienne école de la Pointe-à-Puiseaux, 2031, rue du Cardinal-Persico.

Construit en 1874, ce bâtiment a sans doute servi de modèle à plusieurs maisons du secteur. Une deuxième vie lui a été donnée en convertissant l'ancienne école en résidence pour personnes âgées. Photo : Les Alliés, 2008.



2010 et 2011, rue Narcisse-Roy. Ces maisons en vis-à-vis ont été construites par la famille Roy. Narcisse, le premier sacristain de la paroisse, habitait au 2011. Photos : Les Alliés, 2008.

LE CHANTIER FLOTTANT DE L'ANSE SAINT-MICHEL

Au début du XX^e siècle, la construction du chemin de fer et du pont de Québec fournit du travail aux familles ouvrières fortement éprouvées par le déclin des chantiers maritimes et du commerce du bois. La travée centrale du pont est construite sur un caisson flottant dans l'anse Saint-Michel. Mesurant 180 pieds de longueur, 55 de largeur et 49 de hauteur, le caisson est tiré par quatre remorqueurs jusqu'à l'emplacement désigné, le 1^{er} août 1910. Deux autres caissons plus petits sont lancés de la pointe à Puiseaux en 1911.



La travée centrale du pont de Québec en construction. Archives de la Ville de Québec (ancienne Ville de Sillery, 11486).



Les maisons de la côte de Sillery pendant la construction de la travée centrale du pont de Québec au début du XX^e siècle. Archives de la Ville de Québec (ancienne Ville de Sillery, 7761).

15 Le parc des Voiliers

Aménagé en bordure de l'escarpement, le parc des Voiliers offre un panorama remarquable sur la partie est de la ville. Les bateaux de plaisance remplacent aujourd'hui les grands voiliers qui, au XIX^e siècle, mouillaient à Sillery par dizaines à l'âge d'or du commerce du bois et de la construction navale.



1728-1730, côte de Sillery. Le docteur Arthur Lavoie, médecin hygiéniste municipal, résidait dans cette maison construite en 1898. L'annexe lui servait de laboratoire pour produire des vaccins. Photos : Les Alliés, 2008.



1740 et 1746, côte de Sillery. Plus que centenaires, Cliff Cottage et la pittoresque maison au tournant de la côte semblent défier le temps qui passe. Photos : Les Alliés, 2008.

16 Le cimetière Mount Hermon

À l'est de l'actuelle côte de Sillery, la seigneurie Saint-Michel, acquise par le Séminaire de Québec en 1676, est demeurée sa propriété jusqu'au XIX^e siècle. En 1831, Edward Bowen, futur juge en chef de la Cour supérieure (de 1849 à 1866), en achète la plus grande partie. En 1848, la *Quebec Protestant Cemetery Association* obtient du magistrat la cession de 26 acres à l'est de la côte de l'Église (récemment rebaptisée côte de Sillery) et au sud du chemin Saint-Louis. On doit éclaircir le terrain, couvert d'une forêt dense de pins et de chênes, pour tracer des chemins et faire place aux lots funéraires. L'aménagement est confié au major David Bates Douglas, ingénieur militaire américain, qui a aussi conçu le cimetière *Greenwood* de New York. Avec ses allées sinueuses et ses splendides points de vue sur le Saint-Laurent, ce cimetière-jardin est le premier ouvert en 1848 dans les environs de Québec. Son nom est emprunté à un massif montagneux aux confins du Liban, de la Syrie et d'Israël.



Le pavillon de l'entrée principale du cimetière Mount Hermon, 1801, chemin Saint-Louis. Dessiné par l'architecte Edward Staveley en 1848, le pavillon comporte des rives festonnées aux pignons, une cheminée soigneusement ouvragée et des moulurations agrémentant le haut des ouvertures. Son revêtement initial, en planches de bois, a été remplacé par de la brique. Photo : Les Alliés, 2003.

Surintendants de père en fils

Quatre générations de Treggett ont exercé la fonction de surintendant du cimetière Mount Hermon. En 1865, William Treggett inaugurait cette tradition familiale. Pendant plus de 40 ans, cet ancien militaire, né à Southampton en Angleterre, a embelli le cimetière par sa passion de l'horticulture, y plantant une grande variété de fleurs et d'arbustes. Il est inhumé dans le cimetière qu'il a aménagé. Depuis 1908, ses descendants lui succèdent à ce poste.

Outre le pavillon de l'entrée principale et quelques bâtiments secondaires, dont une grange, une remise et des serres, la maison du jardinier s'élève toujours près de l'entrée piétonnière à l'extrémité sud. La cloche Treggett témoigne de la reconnaissance de la communauté protestante envers cette famille pour son remarquable travail au cimetière-jardin Mount Hermon.



Une croix du cimetière.
Photo : Les Alliés, 2007.



La cloche Treggett.
Photo : Les Alliés, 2003.

17 L'église anglicane Saint Michael

Ce temple remplace une chapelle ouverte à Sillery en 1837, fréquentée pendant les mois de navigation. En 1854, Maria Orkney, épouse du D^r Joseph Morrin, fait don d'un terrain sur l'ancienne seigneurie Saint-Michel pour qu'y soit érigée une église anglicane. Les plans avaient été réalisés trois ans plus tôt par l'architecte Frank Wills, qui terminait alors la construction de la cathédrale Christ Church de Fredericton. Le maître menuisier Louis Amiot agit comme entrepreneur, engageant les maîtres maçons Joseph et Louis Larose. Les travaux, surveillés par l'architecte Jonathan Munn, débutent en mars 1854. Le premier office religieux est célébré la même année, la veille de Noël.

Armine Wale Mountain, le fils de l'évêque anglican de Québec, devient le premier pasteur de Saint Michael. La paroisse anglicane est érigée le 31 décembre 1859.



*L'église anglicane
Saint Michael, 1800,
chemin Saint-Louis.*
Photo: Les Alliés,
2008.

Des jumelles non identiques

En plus d'utiliser le même vocable, les églises Saint-Michel et Saint Michael ont beaucoup en commun. Achevées en 1854, elles sont bâties avec du grès de Sillery extrait des carrières situées entre Cap-Rouge et Québec. Elles sont toutes deux de style néogothique. Elles se différencient cependant par leur implantation, l'une frontale, l'autre latérale, et par leurs composantes architecturales, notamment la tour-clocher de Saint-Michel et le clocher-mur de Saint Michael. Les grandes fenêtres baignent l'intérieur de l'église Saint-Michel de lumière, tandis que les étroites lancettes et les boiseries sombres feutrent l'atmosphère de Saint Michael.

ÉLÉMENTS DU PATRIMOINE À DÉCOUVRIR

LE DOMAINE DE LA SEIGNEURIE DE SILLERY

18. Les résidences du côté nord du chemin Saint-Louis
19. L'ancienne école Bishop Mountain et le vieux presbytère anglican ou *Old Rectory*
20. Le collège Jésus-Marie de Sillery
21. Le domaine et l'ancienne villa Benmore
22. Le domaine Cataract
23. La deuxième villa Clermont
24. Le séminaire des pères Maristes
25. Les vestiges du moulin des Jésuites

LE DOMAINE DE LA SEIGNEURIE

Entre les pointes à Puiseaux et Saint-Joseph, deux terres concédées en 1637 et 1646 forment le domaine de la seigneurie de Sillery, érigée en 1651 par la Compagnie de la Nouvelle-France. Les missionnaires administrent le fief en faveur des autochtones. Après le départ des Amérindiens à Lorette, la seigneurie est concédée en propre aux pères Jésuites en 1699. À partir de 1830, le domaine seigneurial est morcelé en cinq propriétés, où s'éleveront les villas Sous-les-Bois, Benmore, Cataraqi, Clermont et Beauvoir.

Noël Brulart de Sillery

Touché par les *Relations des Jésuites* rédigées par le père Le Jeune, Noël Brulart de Sillery, diplomate de carrière ordonné prêtre en 1634, contribue généreusement à l'œuvre des Jésuites. Il engage des ouvriers pour défricher et construire la mission Saint-Joseph. Les droits cédés par François Derré de Gand sont finalement transférés aux religieux, qui s'emploient à sédentariser les Algonquins, les Montagnais et les Hurons venus pêcher dans les anses en été.

18 Le chemin Saint-Louis (de Cap-Rouge)

Le chemin Saint-Louis, nommé en l'honneur de Louis XIII, est ouvert vers 1652. S'étirant du fort Saint-Louis à la rivière du Cap Rouge, il dessert alors les habitations du premier rang des seigneuries de Sillery et de Gaudarville.

Au sud de cette voie publique de vastes domaines font partie de l'arrondissement historique de Sillery. Au nord, les grandes propriétés ont été loties, mais leurs traces sont perceptibles dans la trame urbaine. Au milieu du XX^e siècle, deux approches architecturales se côtoient, l'une inspirée des modèles traditionnels, qui donne naissance à la maison dite canadienne et ses multiples variantes, l'autre influencée par l'architecture moderne, qui introduit à Québec le style international.



2034, chemin Saint-Louis. Cette maison aurait été construite vers 1875.
Photo : Les Alliés, 2007.



2074, chemin Saint-Louis. Maison de style international.
Photo : Les Alliés, 2007.



2052, chemin Saint-Louis. Maison inspirée des modèles traditionnels.
Photo : Les Alliés, 2006.

19 La communauté anglicane

Alors que les ouvriers sont généralement installés le long des anses, les propriétaires britanniques occupent le promontoire de Sillery. Bien que peu nombreux, ils sont largement en mesure d'ériger des bâtiments institutionnels et religieux, dont l'église et l'école sur le chemin Saint-Louis, fondées par l'évêque anglican George Jehoshaphat Mountain.



L'ancienne école Bishop Mountain, 2046, chemin Saint-Louis. Construite pour la communauté anglicane au milieu du XIX^e siècle, l'ancienne école prend les apparences d'une chapelle avec son petit clocher et ses fenêtres ogivales. Photo : Les Alliés, 2007.



Le vieux presbytère anglican ou Old Rectory, 2058, chemin Saint-Louis. L'imposante résidence construite en 1860 par le révérend George Jehoshaphat Mountain pour le desservant de l'église anglicane Saint Michael s'élève à bonne distance de la voie publique. Elle a perdu son accès direct sur le chemin Saint-Louis. Photo : Les Alliés, 2007.

20 Le collège Jésus-Marie de Sillery

En 1833, le gouvernement vend à William George et Henry Pemberton un terrain à l'ouest de leur chantier naval de la pointe à Puiseaux. En 1849, le notaire Errol Boyd Lindsay acquiert la vaste propriété qu'il nomme Sous-les-Bois. Grâce à un généreux bienfaiteur anonyme, l'abbé Joseph-Honoré Routier, curé de Lauzon, achète le domaine en 1869, puis le donne aussitôt aux religieuses de Jésus-Marie, établies dans sa paroisse depuis 1855.

Les sœurs entreprennent immédiatement la construction d'un couvent, dont les plans sont dressés par l'architecte Joseph-Ferdinand Peachy. Le 25 août 1870, elles s'installent dans leur maison provinciale. Elles disposent d'un pensionnat et d'une école. Sous-les-Bois devient alors la résidence de l'aumônier, l'abbé Octave Audet. Le 13 mai 1983, un terrible incendie ravage le couvent plus que centenaire. Seuls quelques bâtiments secondaires, incluant Sous-les-Bois, sont épargnés. La congrégation se relève courageusement de cette épreuve en inaugurant, l'année suivante, un vaste collège à l'emplacement du premier couvent. L'établissement jouit toujours d'une excellente réputation.

La congrégation de Jésus-Marie, première communauté à s'installer à Sillery depuis les Jésuites, a fêté son 150^e anniversaire de fondation au Canada en 2005. On trouve sur le site le cimetière de la communauté, dont le calvaire en cuivre est l'œuvre de sœur Marie de l'Enfant-Jésus. La grotte de Notre-Dame-de-Lourdes, aménagée en 1919 pour les fêtes du 50^e anniversaire de la communauté à Sillery, ainsi que plusieurs monuments sont érigés sur la propriété.



L'ancien couvent de Jésus-Marie. Archives des religieuses de Jésus-Marie.

21 Le domaine et l'ancienne villa Benmore

Vers 1834, l'architecte George Browne prépare les plans d'une villa à deux étages pour Dominick Daly, secrétaire et registraire du Bas-Canada. Avant de retourner en Angleterre en 1848, il vend sa villa à William Rhodes, homme d'affaires et politicien réputé. Le nouveau propriétaire vise d'abord l'autosuffisance en exploitant une ferme et une porcherie sur son domaine. Il se passionne bientôt pour l'horticulture et délaisse l'élevage. Il fait construire de grandes serres chaudes au bord de l'escarpement. Michael Monagan, son jardinier d'origine irlandaise, y cultive les fraises, la rhubarbe, les champignons, les asperges et plusieurs variétés de fleurs plutôt rares.

En 1947, les religieuses missionnaires de Notre-Dame-d'Afrique achètent des héritiers de la famille Rhodes l'essentiel du domaine Benmore, sur le promontoire de Sillery. Une aile comprenant une chapelle est ajoutée à la villa en 1949. La résidence est agrandie en 1965 par l'ajout d'une aile de trois étages. Celle-ci est haussée en 1981 et un second volume de quatre étages est construit perpendiculairement. L'ensemble est unifié par le traitement de l'étage supérieur sur le modèle du toit brisé. La communauté quitte à regret sa propriété de Sillery en 2005. Il ne subsiste que quelques traces du cimetière, de la grotte et du lieu de prière dédié à saint Joseph, autrefois aménagés sur le site.



L'ancienne villa Benmore entourée de bâtiments récents, 2171, chemin Saint-Louis. Photo : Les Alliés, 2007.



Ancien couvent des sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, 2140, chemin Saint-Louis. Construit en 1935 sur l'ancien domaine Kirk Ella, le couvent a été converti en résidence pour personnes âgées autonomes. Archives des sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux.

22 Le domaine Cataraqi

Dans les années 1830, James Bell Forsyth, un marchand de bois d'origine écossaise, fait construire un cottage sur son domaine. Il le nomme Cataraqi en souvenir de son lieu de naissance, sur des terres appelées Katarokwen (correspondant à Kingston, Ontario) par les Iroquois.

Vingt ans plus tard, Henry Burstall, marchand prospère, commande les plans d'une villa à l'architecte Edward Staveley. L'imposante demeure d'inspiration néoclassique est dotée d'une serre en 1856. Cataraqi devient temporairement résidence du gouverneur à la suite de l'incendie qui détruit Spencer Wood en 1860. Pour répondre à des besoins protocolaires, la villa est agrandie et des serres sont ajoutées par le gouverneur Edmund Walker Head.

Charles Eleazar Levey, banquier et marchand de bois, propriétaire du domaine de 1863 à 1905, fait aménager les jardins par Peter Lowe, le jardinier paysagiste de Spencer Wood. Levey vend Cataraqi à Godfrey William Rhodes, qui le lègue à sa fille Catherine en 1932. Elle épouse le peintre Percyval Tudor-Hart quelques années plus tard. Devenue veuve en 1954, elle continue d'habiter Cataraqi jusqu'à son décès, en 1972.

Pour éviter le lotissement domiciliaire et la démolition de la villa et des bâtiments secondaires, le gouvernement du Québec reconnaît le domaine Cataraqi comme bien culturel, monument historique et paysage naturel en 1975. Il l'acquiert l'année suivante, assurant ainsi la protection de la seule grande propriété de l'arrondissement historique de Sillery qui ait conservé à la fois sa villa, ses dépendances et son parc aménagé. Un projet de mise en valeur permettra de moderniser l'ensemble en vue d'accueillir une antenne de l'École hôtelière de la Capitale et divers événements publics ou corporatifs.

Ernest Percyval Tudor-Hart (1873-1954)

Né à Montréal, Percyval Tudor-Hart, que son père destinait à la médecine, étudie à Londres, puis à l'École des beaux-arts de Paris sous la direction de Gérôme. De 1903 à 1933, il enseigne l'art dans ces deux capitales, pôles culturels du monde. En 1935, Catherine Lily Rhodes devient sa troisième épouse. Tudor-Hart s'installe alors dans la villa et aménage son atelier dans une dépendance. Le peintre et sculpteur apporte son impressionnante collection d'œuvres d'art pour orner la résidence. Il fait réaménager le parc et les jardins à l'anglaise, notamment par la construction de terrasses. Descendant de la maison des Tudor, il signe ses toiles d'un cœur enfermant la rose blanche à cinq pétales de la famille royale. En 1943, le Musée provincial présente une rétrospective de ses œuvres.



La villa Catacaqui, 2141, chemin Saint-Louis. Photo: Les Alliés, 2007

Les charcottes

Au XIX^e siècle, plusieurs sentiers ont été tracés du haut de l'escarpement jusqu'aux anses à bois. Les charcottes, autrefois empruntées par les marchands et leurs employés pour rejoindre rapidement les chantiers, tirent leur nom de l'anglais *short cut* signifiant raccourci.

23 La deuxième villa Clermont

La deuxième villa Clermont (convertie en lieu de réception à l'usage des copropriétaires du Bois des Augustines) est le dernier témoin du vaste domaine ayant appartenu à René-Édouard Caron, avocat, juge et homme politique.

Résidant à Spencer Wood depuis sa nomination comme lieutenant-gouverneur de la province de Québec en 1873, Caron vend la villa qu'il avait fait construire à Clermont 23 ans auparavant. Détruite par le feu, elle est remplacée en 1919 par un nouveau bâtiment.

En 1945, les Augustines reviennent à Sillery et acquièrent le domaine Clermont avec une partie de l'ancienne propriété Dobell, sa voisine. La villa Clermont devient le pavillon Notre-Dame des convalescents, puis le Centre de l'ouïe et de la parole. Vers 1990, la propriété est finalement vendue au Bois des Augustines, qui la convertit en condominium.

Le monastère de la Fédération des Augustines de la Miséricorde de Jésus (2285, chemin Saint-Louis) occupe l'emplacement de l'ancienne résidence de William Molson Dobell, voisine de Beauvoir, autrefois propriété de son père. Construit en 1962 selon les plans de l'architecte René Blanchet, le bâtiment abrite d'abord le noviciat et le conseil général des religieuses.



L'ancienne villa Clermont, la deuxième construite sur ce domaine. 2205, chemin Saint-Louis. Archives de la Ville de Québec (ancienne Ville de Sillery, 7189).

24 Le séminaire des pères Maristes

En 1922, le diocèse de Québec achète la villa Beauvoir pour en faire une école de vocations. Sept ans plus tard, l'édifice est cédé à la Société de Marie. Bientôt, l'ancienne villa ne suffit plus pour accueillir les élèves et leurs professeurs. Le juvénat des pères Maristes est construit en 1931, suivi d'autres bâtiments dont un gymnase, en 1976, et enfin une maison provinciale, en 1990. Entre-temps, une partie de la propriété est vendue pour le développement résidentiel de Parc-Beauvoir.

L ancienne villa Beauvoir

Le nom de Beauvoir a été donné au domaine par Andrew William Cochran, qui y construit la première résidence en 1830. Il est acquis par Frances Stewart, épouse d'Henry LeMesurier junior, en 1849. Le couple y fait bâtir, la même année, une villa selon les plans de l'architecte John Cluff. Détruite par le feu en 1866, la demeure est reconstruite aussitôt en apportant quelques changements mineurs à la galerie et la véranda. En 1871, le domaine est acheté par Richard Reid Dobell, prospère marchand de bois, marié avec Elizabeth MacPherson. Le couple agrandit la villa, aménage le parc et multiplie les dépendances, dont sept bâtiments agricoles incluant une grange, des écuries avec le logement du palefrenier, une remise et un atelier avec le logis de l'ouvrier. La propriété est mise en vente au décès de madame Dobell en 1921.



*L'ancienne villa Beauvoir,
2325, chemin Saint-Louis.*

Photo : Les Alliés, 2007.

25 Les vestiges du moulin des Jésuites

Sur un terrain vacant de l'avenue de Parc-Beauvoir, on trouve encore les vestiges du moulin à vent qui tournait à l'époque de la mission des Jésuites.

ÉLÉMENTS DU PATRIMOINE À DÉCOUVRIR

L'ARRIÈRE-FIEF DE MONCEAUX

- 26. Le secteur de Parc-Falaise
- 27. La maison Hamel-Bruneau
- 28. L'ancien domaine Kilmarnock
- 29. Les maisons d'ouvriers de Nolansville
- 30. Le parc du Cap-au-Diable

L'ARRIÈRE-FIEF DE MONCEAUX

À l'ouest du domaine de la seigneurie des Jésuites s'étend l'arrière-fief de Monceaux, érigé en 1656. Il est constitué de terres d'abord concédées aux Augustines de la Miséricorde de Jésus à partir de 1637. Elles font construire un hôpital en 1640 à l'ouest de la pointe Saint-Joseph, au fond de l'anse du Couvent. Les religieuses doivent abandonner les lieux quatre ans plus tard devant la menace iroquoise.

Transformé en manoir, l'ancien hôpital est détruit par un incendie en 1663. Denis-Joseph Ruelle d'Auteuil, gendre du seigneur de Monceaux, fait reconstruire le manoir et y réside avec son fils, François-Madeleine-Fortuné. À son décès, en 1737, l'arrière-fief de Monceaux ne contient cependant que «de mauvais bâtiments hors de service».

26 Le secteur de Parc-Falaise

Ce secteur domiciliaire est délimité par l'avenue du Verger, le chemin Saint-Louis, la côte à Gignac et l'avenue de Parc-Falaise. Réalisé à partir de 1948 selon le plan directeur des urbanistes Jacques Gréber et Édouard Fiset, l'ensemble résidentiel comprend 180 maisons unifamiliales, des immeubles d'habitation, un centre commercial et des espaces verts. Les maisons dessinées par les architectes Paul Béland, Charles Dumais, Pauline Roy-Rouillard et Gérard Venne présentent toutes la même forme. Revêtues de stuc blanc et couvertes de toits à deux versants, elles occupent des terrains dont la superficie est beaucoup plus grande que celle des développements contemporains.

LES SERVITUDES DE PASSAGE

Au nombre des innovations et originalités du secteur de Parc-Falaise, des voies piétonnières, généralement bordées de cèdres, au centre du développement, permettent des raccourcis entre l'avenue de Parc-Falaise et l'avenue De Monceaux ou la rue des Hospitalières et le chemin Saint-Louis.

27 La maison Hamel-Bruneau

2608, chemin Saint-Louis

Suivant l'ordonnance néoclassique, ce cottage en bois comporte en façade quatre fenêtres disposées symétriquement de part et d'autre de la porte principale. Celle-ci est flanquée d'étroites baies latérales et surmontée d'une imposte droite. Les murs sont revêtus de planches à clins. La toiture à croupes est prolongée par des avant-toits retroussés, lesquels sont supportés par de délicats poteaux à treillis délimitant la galerie, qui enserre le bâtiment jusqu'à l'annexe arrière. Les combles sont éclairés par des lucarnes à la capucine. Les hautes cheminées, qui dominent le faitage, sont revêtues de bardeaux de bois, comme l'ensemble de la toiture. La symétrie se poursuit à l'intérieur dans la disposition des pièces au rez-de-chaussée du corps principal, de chaque côté du hall central logeant l'escalier. À la fois élégant et fonctionnel, ce cottage orné est conçu pour plaire aux citoyens fortunés qui recherchent une résidence estivale à la campagne dans un environnement pittoresque.



La maison Hamel-Bruneau.

Photo : Les Alliés, 2007.

Le terrain, situé dans l'ancien arrière-fief de Monceaux, est vendu en 1859 par le cultivateur Michel Hamel à John Flanagan. L'acte fait mention d'une maison neuve et de dépendances. La prise de possession est repoussée à l'année

suivante pour respecter le contrat de location des lieux par Henry Moss en novembre 1857. La construction du cottage est vraisemblablement entreprise quelques mois auparavant pour qu'il y emménage à l'été 1858. Il sert sans doute de résidence estivale jusqu'en 1915, lorsque le peintre Richard Robert Marchand en fait sa maison permanente.

La maison Hamel-Bruneau a été classée monument historique en 1978 par le gouvernement du Québec. Depuis 1987, le bâtiment restauré abrite un centre d'exposition et de diffusion culturelle.

28 L'ancien domaine **Kilmarnock**

En 1815, John McNider, propriétaire de chantiers navals, originaire de Kilmarnock en Écosse, fait construire une maison monumentale en pierre sur un terrain à forte dénivellation. Le domaine Kilmarnock est morcelé en 1977 pour permettre la construction de 17 maisons unifamiliales sur la rue Negabamat.



La maison Kilmarnock, 1479A, rue Negabamat. Jadis au cœur d'un grand domaine paysager, la résidence du début du XIX^e siècle, située dans la déclivité, peut être aperçue de la rue Negabamat. Les résidents y accèdent par un chemin privé. Photo : Les Alliés, 2007.



La maison Bignell, 1524, côte à Gignac. Au tournant de la côte à Gignac, un chemin conduit à la maison Bignell, une ancienne dépendance en bois de la maison Kilmarnock. Photo : Les Alliés, 2007.

*T*ekouerimat dit Noël Negabamat

Negabamat est un des deux principaux chefs montagnais de la mission de Sillery, où il s'installe avec ses gens au printemps de 1638. Il adopte le prénom de Noël à son baptême, en l'honneur de Noël Brulart de Sillery, tandis que son épouse prend celui de Marie. En 1645, il participe aux pourparlers des Français, Hurons et Algonquins avec les Iroquois pour établir la paix. Il persuade les tribus des environs de Boston et de Plymouth de se rallier aux Français. Ceux-ci reconnaissent le chef Negabamat comme un ambassadeur précieux.

29 Nolansville

Du parc de la Falaise, qui offre une vue exceptionnelle sur le fleuve, on atteint le secteur résidentiel de Nolansville. Au milieu du XIX^e siècle, la famille Nolan (aussi Nowlan ou Knowlan) accorde aux ouvriers des baux emphytéotiques pour de petits lots sur leur domaine, donnant naissance à Nolansville. Les terrains sont cédés aux occupants en 1910. La trame urbaine serrée laisse deviner les faibles dimensions des premières maisons d'ouvriers. Depuis lors, plusieurs ont été agrandies, haussées ou remplacées, mais l'implantation ancienne est encore perceptible. Ces maisonnettes ont abrité des familles souvent nombreuses.



2450, rue Antaiok. Cette maison, exception faite de l'annexe, conserve les dimensions typiques des premières habitations du secteur. Photo : Les Alliés, 2008.



2446, avenue du Père Ménard. Au bout de l'avenue, cette maison résulte de plusieurs agrandissements. Photo : Les Alliés, 2007.



La maison Nolan, 2543, avenue De Monceaux. Cette grande maison, bâtie vers 1885, est associée à la famille Nolan. Elle a notamment appartenu à Ellen Georgiana Nowlan, épouse de John Roche, prospère marchand de bois et constructeur de navires. Photo : Les Alliés, 2007.

30 Le parc du Cap-au-Diable

Ce promontoire au bout du parc de la Falaise offre une vue imprenable sur le fleuve, du pont de Québec à l'église Saint-Michel. Une avancée de terre, située dans la partie ouest de Sillery, est nommée cap aux Diables en 1685 par le cartographe Robert de Villeneuve. Il s'agit de la première attestation de ce toponyme.



Vue vers l'est depuis le parc du Cap-au-Diable. Photo : Les Alliés, 2007.

La collection Itinéraires histoire et patrimoine

Les publications de la collection Itinéraires histoire et patrimoine proposent des guides de découverte de l'histoire et des richesses patrimoniales qui caractérisent un territoire ou encore un de ses éléments distinctifs. Cette collection est une initiative du réseau *Villes et villages d'art et de patrimoine*, qui a pour mission de promouvoir et mettre en valeur les arts, la culture et le patrimoine dans une optique de développement du tourisme culturel dans toutes les régions du Québec.

Réseau *Villes et villages d'art et de patrimoine*

www.vvap.ulaval.ca

Histoire de raconter. L'arrondissement historique de Sillery

C'est avec plaisir que l'Arrondissement de Sainte-Foy—Sillery propose ce guide de découverte de l'arrondissement historique de Sillery et de ses environs. Son histoire est marquée par la mission jésuite aux XVII^e et XVIII^e siècles, le commerce du bois et les chantiers navals au XIX^e siècle et, par la suite, l'établissement des communautés religieuses, dont plusieurs sont encore présentes aujourd'hui.

Cette brochure est l'une des publications inscrites dans le cadre de la collection *Itinéraires histoire et patrimoine* qui permettent de découvrir les richesses patrimoniales de l'arrondissement de Sainte-Foy—Sillery.

Également disponibles dans la série *Histoire de raconter* :

- › *La Maison des Jésuites de Sillery*
- › *La Villa Bagatelle*

Pour informations : 418-654-0259

Ville de Québec

www.ville.quebec.qc.ca



*Statue équestre de sainte
Jeanne d'Arc érigée en face de la
maison mère de la communauté en 1931.
Photo: Les Alliés, 2008.*

Entente de développement culturel

VILLE DE

QUÉBEC

Culture,
Communications et
Condition féminine

Québec 

Arrondissement de Sainte-Foy–Sillery